

Fêtes et coutumes – voir aussi au chapitre précédent : Patrimoine immatériel de la Vallée de Joux

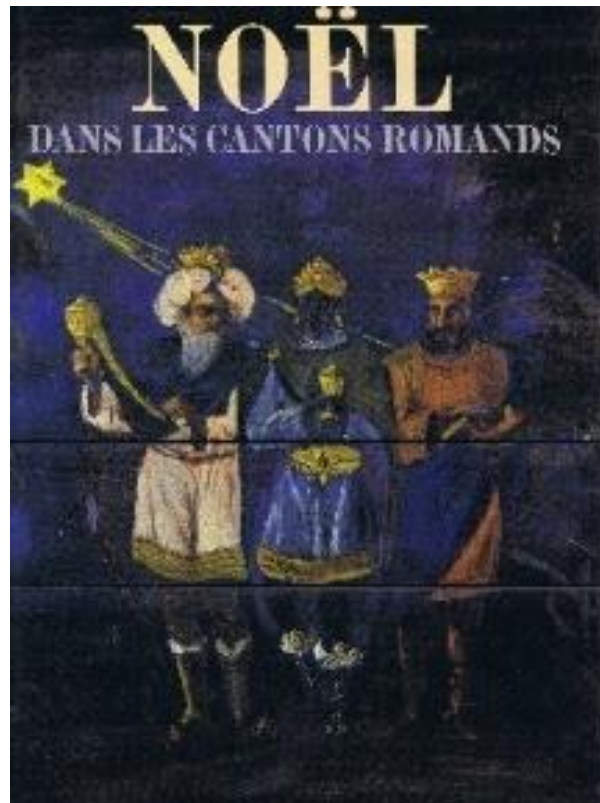
Fête de Noël

Nous y attachons une énorme importance. En ce sens créer un petit musée de Noël. Il comprendrait :

- Crèche de Noël avec santons de Provence
- Décorations diverses de l'arbre de Noël, actuelles et anciennes – pour les anciennes il y avait, actuellement au Patrimoine – des étoiles métalliques assez lourdes bourrées de limaille !
- Réclame de Noël dans les journaux d'autrefois – aujourd'hui il n'y a de réclame que pour la bouffe !
- Publications en rapport avec Noël : Voici Noël – Noël en Orient – C'est Noël, etc...
- Contes de Noël, de Jules-Jérémie Rochat et de Julie Meylan du Lieu
- Chants de Noël, et notamment Voici Noël et Joyeux Noël, paroles de Mélanie Mellet-Rochat originaire des Charbonnières
- Traditions, chausse-vieille, bon enfant, St. Nicolas, Santa Lucia, père Noël
- Les anges
- Les cartes de vœux de Noël, autrefois avec des dessins magnifiques, Noël ou Nouvel-An : trèfle à quatre, champignons, ramoneur, cheminée, maisons dans la neige, arbres enneigés, cochons, fer à cheval, etc...
- Photos de fête de Noël, en famille ou en collectivité
- Les publications BD, Spirou – magnifiques dessins de Franquin – ou Tintin - merveilleuses productions de Hergé -
- L'arbre de Noël, son origine
- Les églises et Noël
- Les cadeaux, les catalogues – moi je veux un train électrique ! –
- Les choux – au moins aux Charbonnières –
- Les pâtisseries de Noël
- Les cadeaux sous l'arbre de Noël, les souliers, etc...

Et deux livres sur Noël à lire absolument :

Divers, Noël dans les cantons romands, Payot, 1980 – une merveille d'édition
Françoise Baudat, Noël, ombres et lumières, objets, traditions, coutumes,
Delval, 1986



Noël au Lieu en 1947 (photo Eric Dépraz).



L'arbre de Noël à l'église du Brassus en 1920.



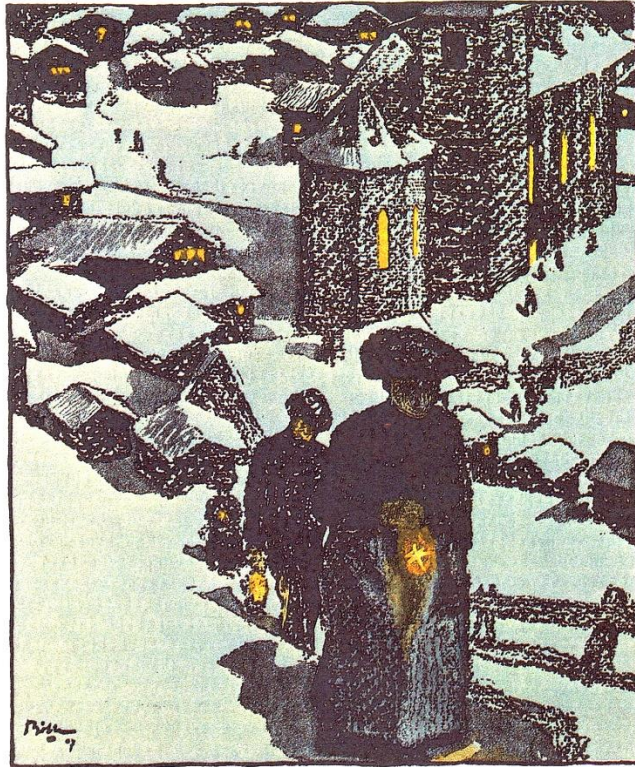
Le Noël des bûcherons dans le Jura.



Le Noël de Jacky Rochat et de ses deux sœurs aux Vyneuves sur Vaulion.



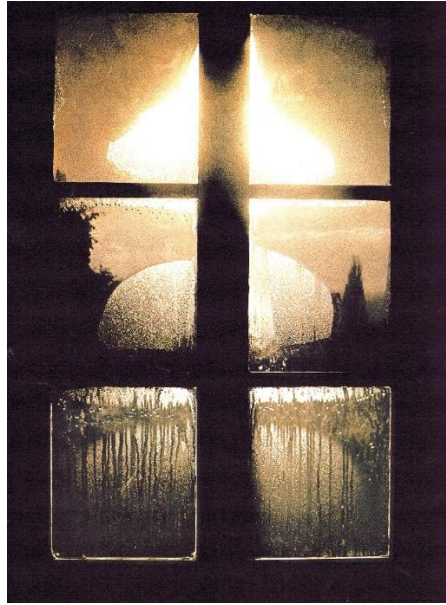
Un Noël en famille vers 1910.



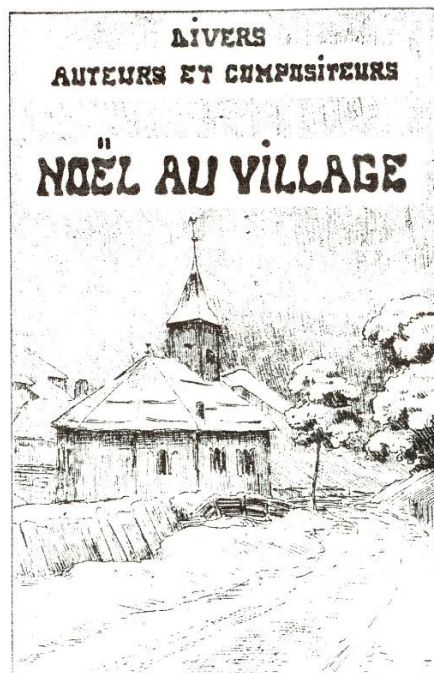
Noël en Valais, peinture de Edmond Bille, 1908.



Le beau Noël d'une fillette aujourd'hui devenue grande quelque part dans le canton.



On ne peut résister maintenant au plaisir de vous présenter l'une de nos brochures pour laquelle on garde une affection toute particulière. Cette plaquette, de 1994, est le no 51 de la collection « Jadis ». Elle rend surtout hommage aux créateurs ou créatrices de nos plus beaux chants de Noël, dont Mélanie Mellet-Rochat, originaire des Charbonnières, pour ses deux merveilleux chants de Noël (paroles uniquement) : Voici Noël et Joyeux Noël.



ÉDITIONS LE PÈLERIN

Beaux chants de Noël issu du Recueil à destination des Ecoles du dimanche : A toi nos chants.

JÉSUS-CHRIST

28. Voici Noël !

Simplement et avec joie. $\text{♩} = 96$.

F. GRUBER.

p *mf*

1. Voi - ci No - ël ! O dou - ce nuit ! L'é - toile est

p

là qui nous conduit. Al - lons donc tous, a - vec les

cresc.

ma - ges, Por - ter à Jé - sus nos hom - ma - ges,

NOËL

mf

Car l'en - fant nous est né, Le Fils nous est donné !

2.
Voici Noël, ô quel beau jour !
Jésus est né ! Quel grand amour !
C'est pour nous qu'il vient sur la terre,
Qu'il prend sur lui notre misère.
Un Sauveur nous est né,
Le Fils nous est donné !

3.
Voici Noël, tous, d'un seul cœur,
Joignons nos voix au divin chœur
Qui proclame au ciel les louanges
De celui qu'annoncent les anges !
Car l'enfant nous est né,
Le Fils nous est donné !

4.
Voici Noël, ne craignons pas
Car Dieu nous dit : Paix ici-bas,
Bienveillance envers tous les hommes !
Pour nous aussi, tels que nous sommes,
Un Sauveur nous est né,
Le Fils nous est donné !

M^{me} M. MELLEY.

JÉSUS-CHRIST

29. Viens, âme fidèle !

Joyeux. $\text{♩} = 120$.

Air du XVII^e siècle.

1. Viens, â - me fi - dè - le ! Joy - eu - se nou -
2. A Lui notre homma - ge ! Dans notre escla -

vel - le ! Dans l'humble bourga - de na - quit pour toi
va - ge Il vient pour nous ren - dre la li - ber - té.

L'en - fant di - vin qu'ont sa - lu - é les an - ges. Viens
Chante et bé - nis, ré - veil - le - toi, mon â - me ; Que

NOËL

chan - ter ses lou - an - ges, Viens chanter ses lou - an - ges,
tout en moi pro - cla - me, Que tout en moi pro - cla - me,

Viens chan - ter ses lou - an - ges, Il est ton Roi.
Que tout en moi pro - cla - me Sa cha - ri - té.

3. Devant la faiblesse
Où Jésus s'abaisse,
J'adore et je chante son grand amour.
Oui, ton amour, Sauveur tendre et fidèle,
Pour nous se renouvelle (*ter*)
De jour en jour.

4. Sauveur débonnaire,
A Toi la prière,
L'ardente prière de notre cœur.
Règne sur nous, oui, règne d'âge en âge ;
A Toi notre humble hommage, (*ter*)
Jésus, Seigneur !

Trad. D. JUNOD et CH. ECKLIN.

JÉSUS-CHRIST

30. Joyeux Noël !

Vif et décidé. ♩ = 96.

FR. SILCHER.

mf

1. Joy - eux No - ël, joy - eux No - ël ! Sois
Qu'aux chants du ciel, qu'aux chants du ciel, No-

la fê - te bé - ni - e ! } Pour nous sau - ver, Jé -
tre voix soit u - ni - e ! }

mf

sus est né, Un Pè - re ten - dre l'a don - né. Joy -

NOËL

eux No - ël, joy - eux No - ël ! Sois la fê - te bé - ni - e !

2. Joyeux Noël ! (*bis*) viens réjouir notre âme !
A ton appel (*bis*), un Sauveur nous réclame.
Pour nous emparer de sa main,
Oh ! n'attendons pas à demain.
Joyeux Noël ! (*bis*) viens réjouir notre âme !

3. Joyeux Noël ! (*bis*) porte à Dieu nos louanges !
Emmanuel ! (*bis*) chantent aussi les anges.
Jésus, qui bénit les enfants,
Entend leurs hymnes triomphants.
Joyeux Noël ! (*bis*) porte à Dieu nos louanges !

M^{me} M. MELLEY.

JÉSUS-CHRIST

34. Jésus est né.

Bien lié. ♩ = 92.

H. NÆGELI.

mf

1. Jé - sus est né ! Ve - nez, ber - gers et
2. Voi - là l'en - fant qui doit sau - ver le
3. Il a vou - lu, pour no - tre dé - li -

cresc.

ma - ges ; An - ges du ciel, por - tez - lui vos hom -
mon - de ! Quel doux é - clat et quel - le paix pro -
vran - ce, Naître i - gno - ré, pauvre et sans ap - pa -

f

ma - ges ! Oui, gloire aux cieux ! Paix en tous lieux !
fon - de Ray - onne au - tour Du Dieu d'a - mour !
ren - ce ; Hum - bles aus - si, Al - lons à lui.

NOËL

4. Tout ce qui plaît à ce roi débonnaire,
C'est un cœur pur, formé par la prière ;
A toi ce cœur,
O bon Sauveur !

5. A toi ce cœur, et qu'il te glorifie,
Non pour un jour, mais pour toute la vie ;
Il est à toi,
Sois-en le roi !

LOUIS TOURNIER.

41. Dans la forêt.

Avec entrain. ♩. = 66. C. GRUNHOLZER.

mf 1. Dans la fo - rêt, près des grands monts, J'avais

mf ma pa - tri - e ; Là-haut, dans les der-niers val-lons,

cresc. *mf* S'é - cou - lait ma vi - e. Mais j'ai quit - té

NOËL

mon beau ciel, Car je suis le sa-pin de No-

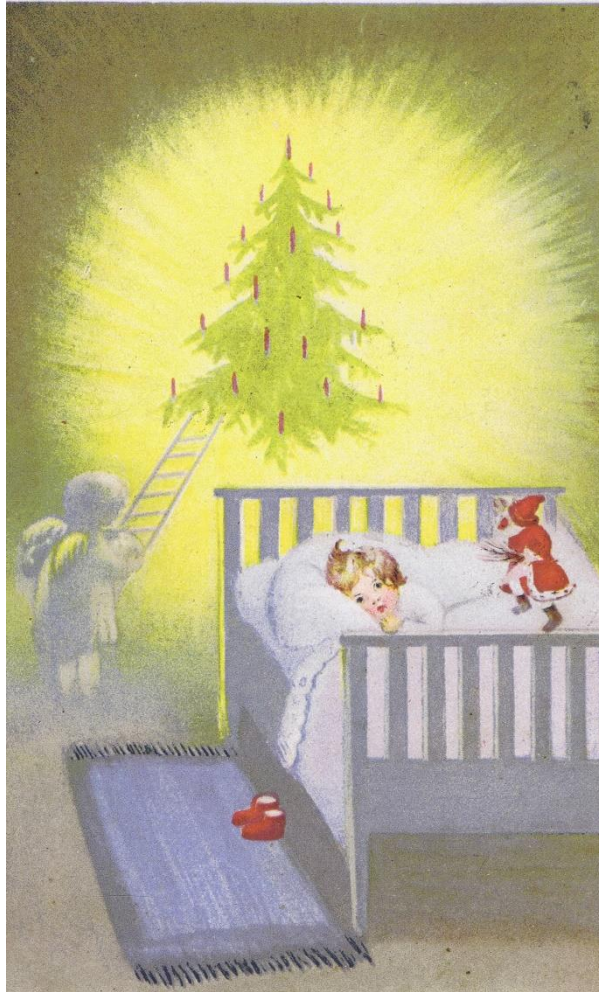
ël, Du gai No - ël, du gai No - ël.

2. Adieu ! jeunesse, adieu ! forêt,
Verts tapis de mousse !
Sous ton abri calme et discret,
La vie était douce.
Mais l'exil vient éternel ;
Car je suis le sapin de Noël,
Du doux Noël, du doux Noël.
3. Pour les petits, pour les enfants
Finit ma carrière ;
Je vais leur porter mon printemps,
Ma paix, ma lumière
Et mon adieu solennel ;
Car je suis le sapin de Noël,
Du beau Noël, du beau Noël.
4. Chantez, enfants, et d'un seul cœur.
Vers l'hôtellerie
Allez chercher espoir, bonheur,
Joie, amour et vie !
C'est là mon vœu, mon appel ;
Car je suis le sapin de Noël,
Du vrai Noël, du vrai Noël !

D. MEYLAN.

L'un des plus émouvants chants de Noël de notre répertoire, certes tout à fait païen selon les critères actuels, et que pourtant nous avons encore chanté en l'église des Charbonnières dans les années nonante alors que le pasteur De Mestral du Sentier présidait à la fête. Lui, large comme il l'était, n'y voyait aucune contradiction.





Les cartes de vœux pour un Joyeux Noël apparaissent moins nombreuses que celles offertes pour la Bonne Année.

Le Nouvel An

Cette fête apparaissait bien moindre que la Noël, et même qu'elle présentait tout de même un caractère tout à fait hors norme.

C'était pour nous la tournée des familles entre cousins. On pouvait récolter un peu d'argent, ce qui était toujours bon à prendre pour une bonne suite du début de l'année. Et puis la journée s'égrenait un peu lentement, passée, s'il n'y avait pas du ski dehors, à jouer dans une chambre surchauffée. On arrivait quand même à bout de cette journée qui ne nous avait pas laissé un sentiment de plénitude heureuse et totale comme cela l'avait été la semaine précédente avec Noël.

Que reste-t-il de nos Nouvel-An d'antan ? On se le demande !

Les cartes postales de vœux étaient nombreuses. Il en existait de minuscules que le destinataire recevait avec un timbre de 5 cts orange.

L'Epiphanie, le 6 janvier, n'était pas fêtée. Les rois mages avaient déjà passé à Noël !







Tout y est, ramoneur, cheminée, cochons, trèfles à quatre, oiseaux, champignons, église... ne manquent que les cloches.



Bonne Année



Jeunesse des Charbonnières, Sonneurs de cloches, 1^{er} juin 2013 et ci-dessous le 1^{er} janvier 2023.



Le temps des nius

Les nius, soit les billes en terme français avaient été l'un des jeux les plus connus et les plus pratiqués de l'enfance de notre Europe francophone.

On jouait aux nius partout. Nius, billes et agates, en verre ou cornalines. Jeux différents, au trou, sur une surface plane, sur les routes alors que les voitures étaient rares, sur les trottoirs, près des écoles, devant les maisons, partout.

Les nius étaient dans les poches, ou dans de petits sacs. Sacs à nius devenus bien rares, n'est-ce pas ?

Quelle époque c'était, que celle des nius. On n'en rêve certes plus, néanmoins on sait que ces moments-là sont restés gravés dans les souvenirs quand l'on veut bien se donner la peine de retrouver cette époque.

C'était souvent au sortir de l'école, là, entre les deux maisons, tout contre la façade à vent du collège, dès que la neige avait fondu et laissait le terrain, terre battue et puis bientôt goudron, libre. Alors allons-y pour une bonne petite partie de nius.



Au Solliat, partie de nius au début du XXe siècle.

Bonne fête

On ne disait pas alors bon anniversaire. On disait bonne fête. Et l'on s'attendait naturellement à recevoir des cadeaux pour cette occasion.

Ce n'était pas encore l'heure des invitations des copains et copines. Juste une tourte peut-être à domicile.

C'était modeste, presque sans grandeur. Mais un peu d'argent, une fois n'est pas coutume, bon à prendre.



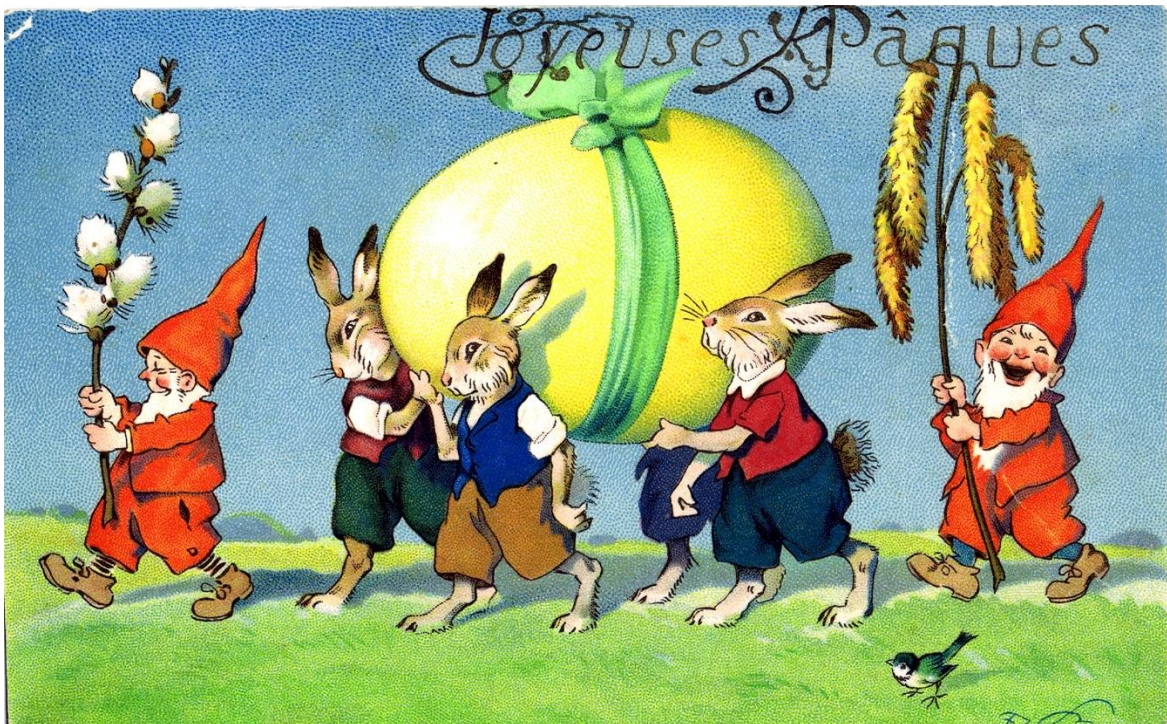
Pâques

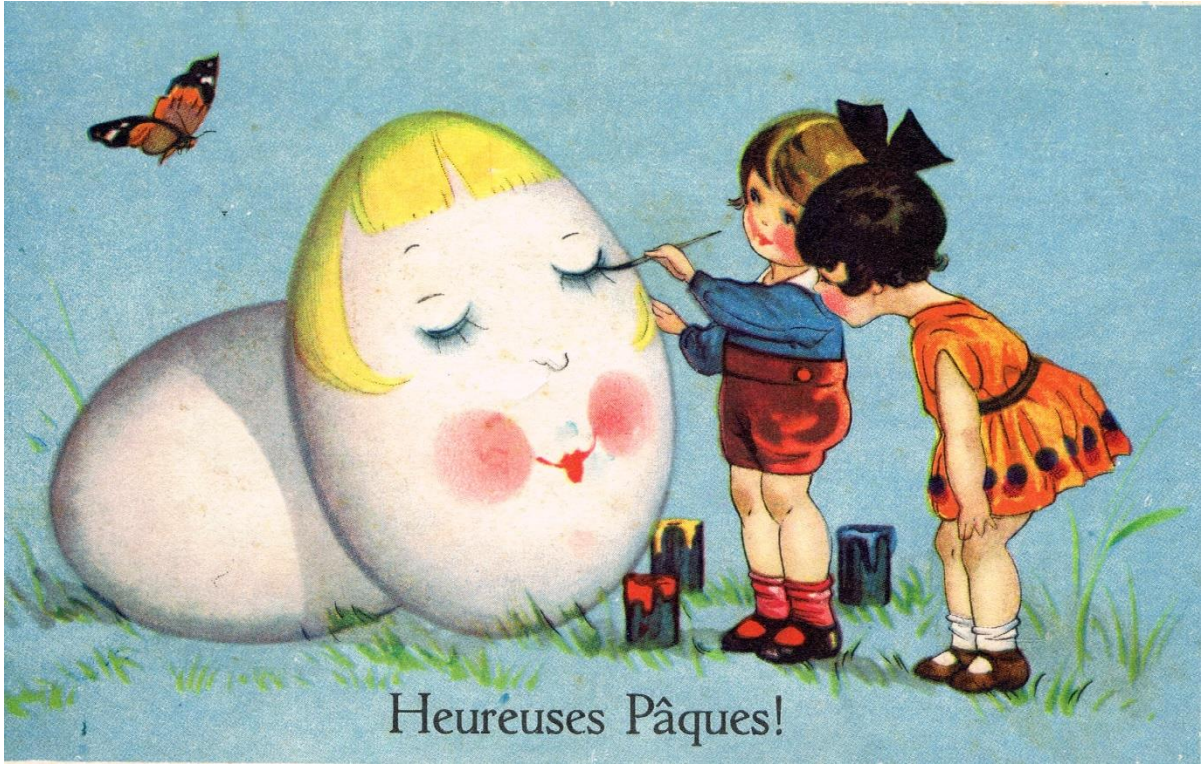
Une fête qui n'avait pas l'importance de celle de Noël. On en était même bien loin. Néanmoins elle s'entourait des vacances de printemps et cela était fort appréciable.

Pâques, ne parlons pas ici de religion, la passion était aux antipodes de nos préoccupations, avec ses œufs teints, avec les confirmations ou les communions de nos frères, les œufs aux fourmis, les œufs que l'on roule dans les champs, les œufs en sucre dans des œufs en métal, des œufs partout. Et bien entendu le lapin de Pâques auquel nous n'avons jamais cru. Transformé depuis longtemps déjà en lapin en chocolat, avec une partie de la basse-cour. Résurrection de la vie après l'hiver plutôt que celle du Christ. On ne le choisissait pas, c'était ainsi, dans nos habitudes, dans nos mœurs et coutumes.

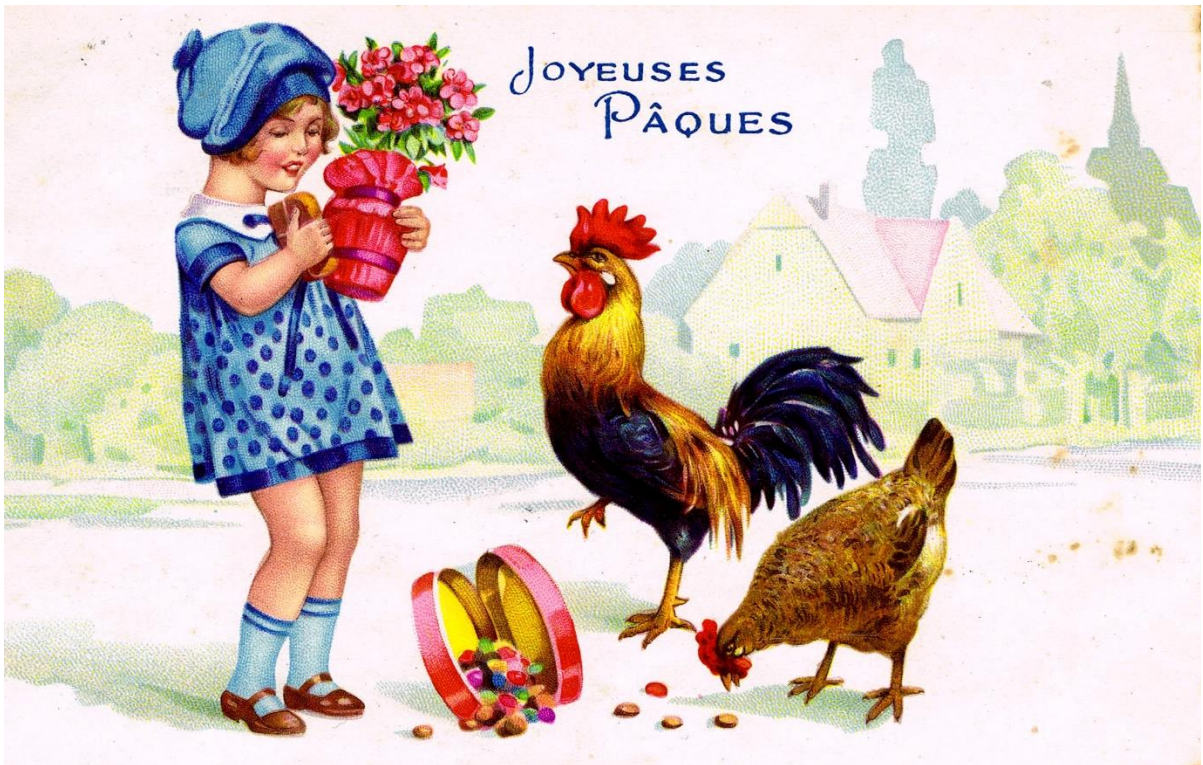
Somme toute c'étaient plus les vacances qui nous intéressaient que cette fête peu attendue et vite oubliée.

Elle était pourtant le signe indéfectible du printemps et d'un changement d'ambiance à tous les niveaux, alors que skis et patins s'étaient oubliés dans quelques remises dans l'attente d'être rangés pour l'éternité de la belle saison.





Heureuses Pâques!



L'oracle de la Vallée de Joux¹

Pour les enfants, Pâques est avant tout une fête joyeuse. Les bourgeons commencent à sortir et, à pas de loup, la parure blanche de l'hiver cède sa place aux couleurs vives du printemps. C'est sous le signe de ce renouveau de la vie qu'il faut ranger également les diverses coutumes pascales que célèbre, à sa manière propre, le renouveau annuel. Chez les enfants, ce culte rendu au retour de la vie prend encore des formes plus suggestives parce que leur imagination laisse plus de bride à la fantaisie et à la spontanéité.



Le dimanche de Pâques, les garçons des villages de la Vallée de Joux se répandent dans la forêt, lors même que la dernière neige n'est pas encore totalement disparue.

La fête chrétienne de Pâques, qui glorifie la résurrection du Christ, rejoint elle-même le culte collectivement rendu à une nouvelle vie. Dans cette perspective s'inscrit également l'usage de l'œuf qui, de tout temps, a été le symbole de la reproduction et de l'éclosion vitale. Et comme le lièvre est aussi une image marquante de la fécondité, toutes les données concordent pour assurer aux enfants une même signification à la solennité pascale.

Dans la Vallée de Joux, l'une des régions les plus caractéristiques du pays jurassien, les garçons, du plus grand au plus petit, se rendent à cette occasion dans la forêt avec leurs œufs de Pâques en quête d'une fourmière dans laquelle

¹ L'Impartial du 21 avril 1962. Les légendes sont d'origine. Par contre toutes les notes sont en supplément.

ils déposent leurs précieux objets. Les fourmis, évidemment, s'acharnent sur ce corps insolite qui vient troubler la quiétude de leur retraite et il s'ensuit tout naturellement que les œufs ainsi enfouis² ressortent de leur cachette avec de curieux dessins imprimés sur la teinture³. Avec un peu d'imagination, les garçons parviennent bientôt à déchiffrer, parmi ces hiéroglyphes, les initiales d'une fillette pour laquelle ils deviendront, lors de l'année en cours, des chevaliers servants au cœur fidèle.



Que voilà une belle fourmilière dans laquelle cela doit drôlement remuer ! Vite, déposons-y les œufs teintés avec amour...

Les œufs, parés des dessins laissés par les fourmis, sont ensuite rapportés à la maison et montrés aux parents afin qu'ils puissent, eux aussi, déceler sur l'un d'eux l'oracle qui leur désigne telle petite amie tandis que les autres sont consommés lors d'un joyeux festin en forêt⁴.

² On crachait sur les œufs pour amener de plus beaux dessins. Les œufs plus que d'être enfouis, restaient en surface, posés sur un endroit où les insectes fourmillaient.

³ On les teignait en général au bois d'Inde, d'où ils ressortaient beaux noirs de la casserole. L'acide formique des fourmis traçait des figures rouges et jaunes beaucoup plus prononcées sur ce type de teinture.

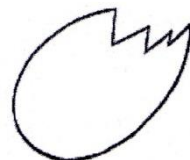
⁴ Ces œufs servaient tout autant à agrémenter ce que l'on appelait la vinaigrette, et qui consistait en un repas du soir où le menu principal était l'œuf que l'on consommait avec les salades et les sauces adéquates. Mais avant de peler les œufs, on faisait croquette, c'est-à-dire que l'on cognait son œuf contre celui du voisin. Il fallait naturellement se faire affronter le même côté de l'œuf, d'abord la pointe et ensuite l'arrière. Le champion était celui qui restait avec un œuf intact après plusieurs cognées. On était naturellement fort déçu qu'un œuf ne montre aucune solidité et soit brisé au premier coup ! Pour quant au nombre d'œufs consommés en un tel repas, cela allait de trois à la douzaine. C'est tout au moins pour ce dernier chiffre celui que l'on citait à propos d'un oncle particulièrement « résistant ». Fallait avoir l'estomac et le foie bien accrochés ! Quelle bâfrée !



Laissons maintenant les fourmis travailleuses s'attaquer à l'œuf et le marquer de leur verdict. Leur application légendaire aura tôt fait d'inscrire quelque chose dans la couleur. En effet, l'œuf se couvre bien vite de dessins nombreux parmi lesquels l'imagination un peu émoustillée du garçonnet aura à déchiffrer les initiales de la fillette à laquelle il rêve...

Cette forme d'oracles de notre XXe siècle n'a peut-être pas la valeur de celui que rendait Apollon, ou, ainsi qu'en témoignent les écrits sur la Grèce ancienne, celle que l'on attachait, dans l'antiquité, à ceux de Delphes. Mais on peut aisément se convaincre que les prédictions de la prêtresse Pythie, lorsqu'elle officiait à Delphes, n'étaient peut-être pas mieux accueillies, en dépit de leur célébrité légendaire.

Kz.





Voici venu le moment crucial ! Dégageons l'œuf et voyons ce que dit l'oracle. « M. G. » - bien sûr, ce ne peut qu'être la petite Marianne G⁵.

Note : L'oracle se définit comme suit dans le petit Robert : Dans l'antiquité. Réponse qu'une divinité donnait à ceux qui la consultaient en certains lieux sacrés ; ce sanctuaire. V. Divination. Les oracles de la pythie. L'oracle de Delphes.

La coutume de mener les œufs aux fourmis semble s'être perdue dans cette même Vallée de Joux qui aura en plus passé aux oubliettes bien d'autres types de réjouissances simples et bon enfant, avec un rien de naïveté sur les bords qui en fait tout le charme.

⁵ On dira Marianne Golay, qui a assurément existé !



Y a aussi de la place pour les filles qui rêvent de retrouver les initiales de leur futur bien aimé !



Le feu des examens

Cette coutume pourrait bien ne concerner que le village des Charbonnières. Il y avait certes le feu, mais celui-ci, en principe, était précédé par le repas des examens, qui se déroulait chez l'un ou l'autre des élèves de la grande classe, quitte aux cadets à faire de même.

Cette fin d'après-midi qui clôturait ces très sérieux examens où l'on s'était habillé du dimanche pour se présenter devant les experts – quel officialité ! – était très particulière, et très exaltante. Les souvenirs ne s'en éteignent pas, car derrière ces quelques heures, il y avait les vacances !

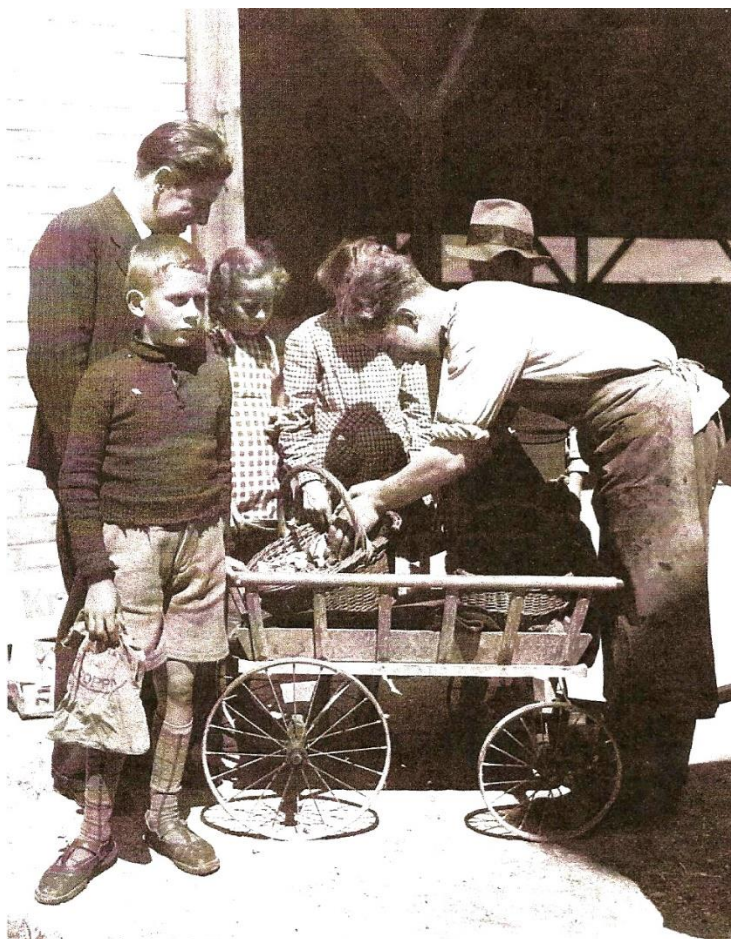


En haut, petites festivités entre amis lors d'une fête ou d'une rencontre examen, en bas, feu des examens sur la Cerniaz.

Les escargots

Après tout, pour éviter d'éternelles redites et afin de ne pas prolonger outre mesure nos textes, nous vous renvoyons à notre étude sur le Patrimoine immatériel de la Vallée de Joux en même temps que nous vous encourageons à lire : Rémy Rochat, Saveurs d'enfance, Cabédita, 1991.

Les escargots, ou plutôt la cueillette des escargots, c'était au mois de mai surtout, lorsque les douces pluies de ce mois-là les faisaient sortir en même temps qu'elles activaient l'herbe. On allait les ramasser le long de la ligne de chemin de fer, dans les orties des Cruilles, à la limite des pâturages, au pied des murs de pierre sèche. On les mettait dans un sac de jute qui dépurait, et puis en fin de journée ou le lendemain, on les emmenait chez Martin qui les prenait en charge et nous payait, lui ou son épouse. C'était vers 1.- le kg. Pour nous une fortune. On n'allait surtout pas nous plaindre d'un tel prix que l'on considérait comme très appréciable. Une façon de compenser l'argent de poche que nous n'avions pas, et de pouvoir nous acheter des BD.



L'instituteur Emile Baudraz et ses élèves. Des escargots sans doute pour enrichir la caisse de classe en vue d'une belle course d'école. Vers 1948.

La montée

Belle journée autrefois, quand les bétailières n'existaient pas et que l'on montait le troupeau du village à l'alpage à pied.

Quatre km environ, c'était une heure et demie, disons deux heures maximum quand les bêtes avaient fait les folles et s'étaient sorties du chemin.

En haut, le repas de la montée, éternellement cornettes vite froides et le rôti. Avec de la salade et question de boisson, pour les adultes, du gros rouge qui tâche, du montagne !



Départ du troupeau et repas de montée, en haut vers 1985, en bas vers 1960.



Les beaux dimanches sur les pâturages

La voiture c'était pour les autres, nous, on montait sur les pâturages en dessus du village le dimanche après-midi. Pique-nique de quatre heures, lectures, jeux, et puis l'on redescendait.

Des dimanches un peu ternes, un peu tristes même parfois.

C'était aussi l'époque de la cueillette des fraises dans les bois. Les sous-bois, là où les bûcherons avaient passé, en regorgeaient. Souvenez-vous des petits bidons à lait en alu qu'il fallait remplir idéalement jusqu'au couvercle et dont le quart à peine serait atteint.



Promenade favorite des gens des Charbonnières, La Fuvaz et le bas de la Cerniaz. Charlotte, Suzanne, Gaston, Jean-Michel et Arthur.



Sans doute au bas du Chalottet, à peine au-dessus du couvert.

Quand les bergers vous offrent la crème



Une première visite au chalet

Il n'aurait su dire si c'était réellement la première fois qu'il était monté au chalet. Car ces visites n'étaient liées à aucun événement particulier. On montait là-haut le dimanche après-midi en guise de promenade. Ces visites, elles s'étaient toutes mélangées dans le souvenir pour lui donner maintenant à croire à des impressions premières posant le doute sur la certitude d'images précises dans le temps. D'ailleurs, n'était-ce pas l'ambiance plus que l'événement qui comptait ?

Là-haut, au chalet, la porte d'entrée était située à bise et sur laquelle on pouvait lire le poétique nom de Cernys. Elle donnait aussitôt sur la cuisine toujours un peu tiède encore de la grande flambée du matin, alors qu'on avait fait le fromage. Tandis que maintenant c'était le repos. Ce qui retenait le plus dans cette pièce aussi sombre qu'une grotte, c'était le creux de feu⁶ dont les deux portes de fer avaient été en partie refermées. Et dans le creux y brûlait encore des bûches de sapin. Peut-être qu'on avait voulu, sorti d'une sieste que l'on avait faite en haut dans les deux chambres qu'il y a, recevoir dignement les visiteurs du dimanche, comme aussi ne pas laisser trop tôt se refroidir cette cuisine si vite humide de par l'absence de feu et si peu accueillante désormais. D'ailleurs le creux de feu, c'était là où l'on entretenait le seul foyer du chalet. C'était le lieu central, la vie même. Sans feu, tout s'éteignait de cette vie simple pour vous faire retrouver l'obscurité et le froid. Il sentait la fumée émanant des bûches pétillantes, du sapin très sec coupé en bouts d'un tiers de mètre et que l'on avait pris sur la têche

⁶ Certains disent le creux du feu.

devant le chalet. Il sentait la résine du bois. Il pétillait allègrement. Et puis il percevait aussitôt, très forte, l'odeur de l'écurie dont la porte primitive s'ouvrait au fond de la cuisine, droit à côté de l'escalier dont on apercevait la cage contre laquelle étaient pendus à des crochets de bois faits avec des branches, on le voyait par ceux restés inemployés, des habits divers et ces chapeaux et capets de berger et la poche à sel. Et dans les trous faits dans la planche oblique de cette paroi, on découvrait les tabourets à un pied que l'on sert pour traire et qu'ici l'on appelle botte-cul, simplement. On ne les passe autour de la basse taille avec une ceinture de cuir qui durera une vie.

Mais il y avait en plus dans cette cuisine, monde vraiment étonnant, sans commune mesure avec rien de ce qu'on connaissait en bas, l'odeur de fromage et de sel, d'ammoniaque, émanant de la cave située juste à côté, au levant, et des toiles à fromage que l'on séchait sur un fil au-dessus du foyer ou pas loin, les distances, après si longtemps, il ne pouvait plus guère les savoir. Et ces odeurs formaient un tout caractéristique à ce chalet et à son ambiance unique. C'étaient là des hommes qu'assurément il voyait pour la première fois, adultes impressionnants par leur sérieux. Ainsi chacun de leurs gestes qu'ils accomplissaient, chacune des paroles qu'ils prononçaient, il était si petit, n'ayant guère plus de cinq ans, était-ce cette fois où bientôt ils partiraient, son père, ses frères et lui, pour la cabane, c'était la vérité. Des choses que l'on n'aurait pas pu accomplir ni poser d'une autre manière. Il comprenait en même temps ce que l'univers adulte a de sérieux, presque de figé. Rien ici qui ne ressemble à ses jeux ni à ses découvertes d'en bas. Tout est nouveau. Et ce qu'il enregistre avec une force qu'il ne peut pas imaginer, c'est un véritable monde, un monde plein et riche qu'il pénétrerait mieux à chaque visite qu'il ferait encore au chalet avec son père qu'il ne revoit jamais dans ses souvenirs que tirant une jambe. C'était même là sa caractéristique la plus évidente, ça, et puis sa calvitie chaque année plus importante mettant à nu une tête très ronde, et puis comme attributs, sa canne que toujours il prenait avec lui le dimanche, et puis ces jours-là ses beaux habits qu'il portait bien, et son chapeau, tandis qu'en semaine, il ne mettait que la simple casquette.

Il le sentait confusément, ce monde lui deviendrait familier. Il ne savait pas alors qu'en celui-ci, autrefois, quand il était jeune, son père avait vécu des années durant, qu'il était ici le fromager de son père à lui. Et que ce monde, c'était son monde à lui aussi, véritablement, dont aucune des facettes ne lui était inconnue.

Le chalet était donc tout noir à l'intérieur, il lui semble, avec seule cette lueur rouge du foyer, et puis aussi, parce que dehors, à cause de tant de nuages, le ciel s'était assombri, la lampe à pétrole posée sur la table. On s'était assis derrière

elle, sur les bancs mis là, de part et d'autre. Et le berger d'alors avait apporté pour chacun un bol et une cuillère de bois qu'il avait posés sur la table. Puis il était parti dans une pièce que l'on nomme chambre à lait, toujours elle est située au nord du bâtiment afin qu'elle reste fraîche en permanence, pour en ressortir bientôt avec un pot. C'était de la crème. De la crème de chalet, épaisse et odorante. O ! oui, de celle-ci, il en a gardé l'odeur autant que le goût. Elle écœure un peu. Et il en offrit à chacun dans les bols. Et chacun mis du sucre sur sa crème qu'il mangea ensuite lentement, avec application. Était-ce bon ? On ne sait trop le dire, dans tous les cas c'était gras et lourd, et ça vous colmatait à merveille et très rapidement l'estomac. Et quand on arrivait au fond de son bol, le berger, était-ce Roger Favre, il demandait :

- Je vous en sers encore ?

Mais rassasié, une cuillère de plus et tu sors sur le devant du chalet pour te soulager, on faisait non de la tête tout en affirmant qu'elle était fameuse.

Elle l'était réellement, sauf les jours d'orage, où elle prenait invariablement le rance ou l'aigre, bonne à jeter. Parfois, quand on avait cueilli des fraises et des myrtilles en montant au chalet, on connaissait des coins sur la montagne sous-jacente où l'on avait fait de grandes coupes récemment, on les mettait dans une assiette pour les recouvrir ensuite avec de la crème. Et l'on écrasait et brassait le tout, ce qui vous faisait une bouillie violette avec un goût et un parfum formidables.

Et c'était ça, et pas autre chose, la vie des chalets, le dimanche après-midi quand l'on y venait trouver les bergers. La crème dans les bols et les cuillères de bois un peu raiches⁷ dans la bouche. Et puis ces autres odeurs fortes qui emplissaient la cuisine, des odeurs de chalet, typiques, inoubliables pour qui les a connues, faites des produits qu'ici l'on fabrique, de la bouse et de la fumée. Et lui, après qu'il ait regardé les hommes et la cuisine, il voyait, retirée contre le mur et pendue au bout de sa potence, vide, lumineuse de son cuivre doré, oh ! qu'elle était belle, la grosse chaudière, et puis sur l'enrochoir⁸, près de la fenêtre, le fromage du matin qu'on pressait, et plus haut, sur des perches, des récipients divers que l'on avait servi pour le lait ou pour la fabrication. Il se disait qu'en somme cela ressemblait un peu à la laiterie du village où son père travaillait. Simplement qu'ici ce monde déjà connu, en quelque sorte, il prenait une forme différente à cause du peu de lumière qu'il y avait, et surtout des odeurs apparemment plus fortes. Si vraies pourtant, si prenantes, et surtout inoubliables.

⁷ Râpeuses

⁸ Gros plateau de bois où l'on moule et presse le fromage. Les coulisses du bord permettent au petit lait de s'écouler dans un récipient que l'on place en bout.

Et quand on redescendait enfin au village, à pied, sur la fin de l'après-midi, on les connaissait, les chemins qui font raccourci, c'est étrange, il semblait qu'on n'était plus tout à fait les mêmes que quand l'on était monté !

C'est que le chalet, quand on est petit surtout, ça vous impressionne et ça laisse des traces en vous que vous n'oublierez plus de votre vie.



La porte entre la cuisine et l'écurie, immuable depuis des siècles.

La fête de la Palestine aux Charbonnières



Une fête qui se déroulait une fois l'an, d'ordinaire au mois de juin, dans un petit alpage, propriété du village des Charbonnières. Est tombée plus ou moins à zéro depuis que le village des Charbonnières a remis sa gestion à la commune du Lieu en 2010.



Le picoulet, enfants et adultes mêlés. En découvrir plus dans Patrimoine immatériel de la Vallée de Joux.

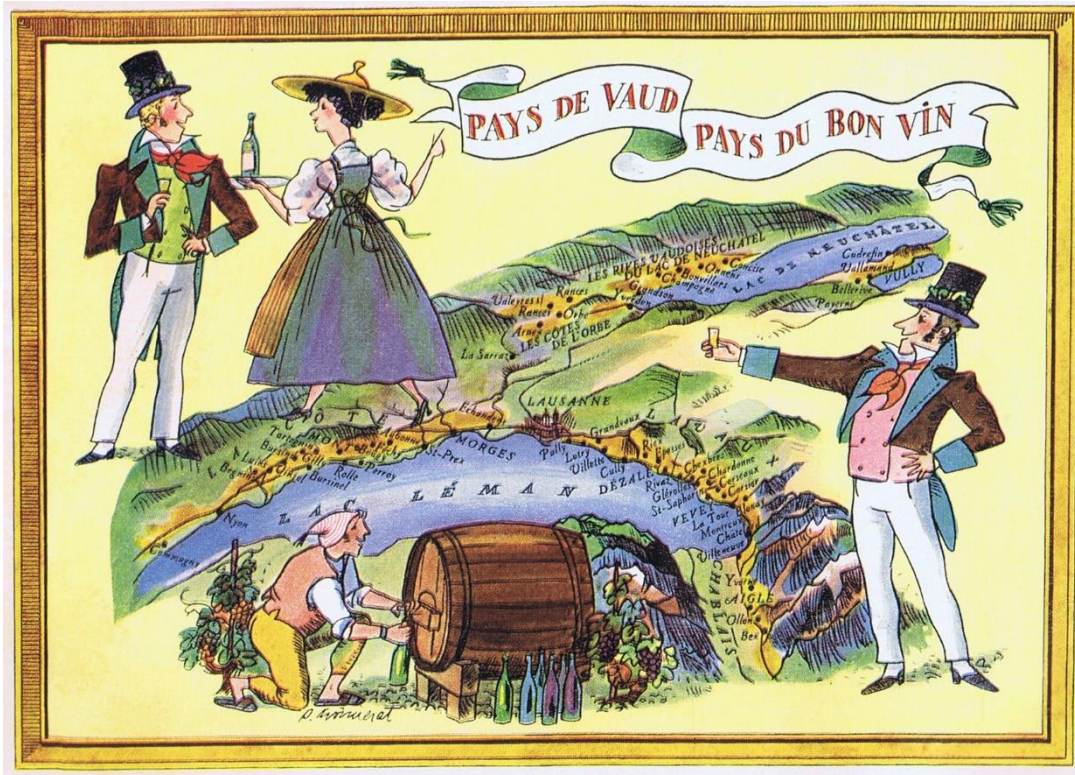
La fête des vigneronns

Certes, elle n'est pas d'ici. Cela se passe au bord du Léman, à Vevey. Mais on en parle. On en parlait surtout beaucoup en cette année 1955. Y avait le programme sur la table. Et le programme, on le regardait assidument. On savait presque toutes les images.

Et ils envisageaient qu'ils y iraient, les adultes. Quant à nous, qu'est-ce que vous croyez ? On était des gamins, pas encore ressuyés derrière les oreilles. Alors nos goûts, nos envies, même y pensait-on. D'ailleurs, une fête des vigneronns, c'est pour les adultes, pas pour les gamins.

Ils l'évoquent, n'empêche, devant nous. Ils se réjouissent par avance. Pas nous. On se contente du livret. On feuillète. On voit ces belles images. Un chapeau de paysanne vaudoise, des messieurs curieusement habillés.





Né dans la ville qui célèbre aujourd'hui la fête à laquelle vous assistez,

NESCAFÉ

EXTRAIT DE CAFÉ PUR EN POUDRE

a fait le tour du monde et confirme la réputation de qualité des produits Nestlé



Aux joies d'une fête heureuse,
ajoutez le plaisir
de savourer une tablette de

chocolat au lait

NESTLÉ

CHOCOLAT AU LAIT DES ALPES SUISSES



Premier août, fête nationale

Ca n'avait rien d'une fête intime, la fête nationale. Simplement que l'on savait que le soir il y aurait des pétards, et le cortège, et d'éventuels chars, et le feu au bord du lac, et le discours du président du village, et l'hymne national que l'on ne saurait jamais chanter jusqu'au bout, avec ces voix qui tombent en fin de phrase et qui ne se retrouvent pas.

Nous, le lendemain, on passait par le village pour tenter de repérer parmi le chénit que les gens laissent ce qui n'aurait pas brûlé, ces vésuves au joli papier argenté avec des étoiles dessus. On ne trouvait jamais rien qui vaille. Ca ne nous empêchait pas de recommencer chaque année.

On était patriote. On avait entendu la lecture du pacte de 1291. Et puis le président, ou l'un de ses administrés, avait tenté de mettre le feu au gros tas de branche qui avait été préparé les jours d'avant. S'il avait plu, c'était difficile, et il fallait pétroter l'endroit, plusieurs fois parfois. Et puis soudain, quand même, ça partait. Et l'on voyait alors les flammes monter dans l'entassement de bois, et puis bientôt on voyait le feu se refléter dans le lac, alors que des fusées zébraient toujours le ciel du côté du Pont, qui fêtait mieux encore que notre village cette fameuse journée de fête nationale.

On était sans doute heureux !

Plus anciennement ce grand babillard de Marcel du Moulin avait fait son traditionnel discours à la Grande Salle. Qui l'écoutait ? Lui en premier, qui s'écoutait, alors même qu'il était à moitié sourd !



La fin des foins

On parlait surtout de foins, et non pas de fenaisons, mot trop académique.

Nos six semaines de vacances en général y passaient.

Il fut une fois où nous finîmes dignement les foins. Nous avons descendu celui de notre Crêt de l'Épine avec des échelles. Nous l'avions chargé au bord du chemin de Bonport, et puis ce dernier char, nous l'avions décoré au niveau de l'échelle avec un bouquet de grandes épilobes que nous étions allés chercher à la limite des pâturages. Alors notre belle tante Esther l'avait attaché avec sa ceinture de plastique bleue qui enserrait sa jolie robe de même couleur.

On rentra au village, l'oncle dans sa land-rover, allant lentement à cause des trous du chemin, et nous assis sur le foin du char. On chantait. On était heureux comme des princes !



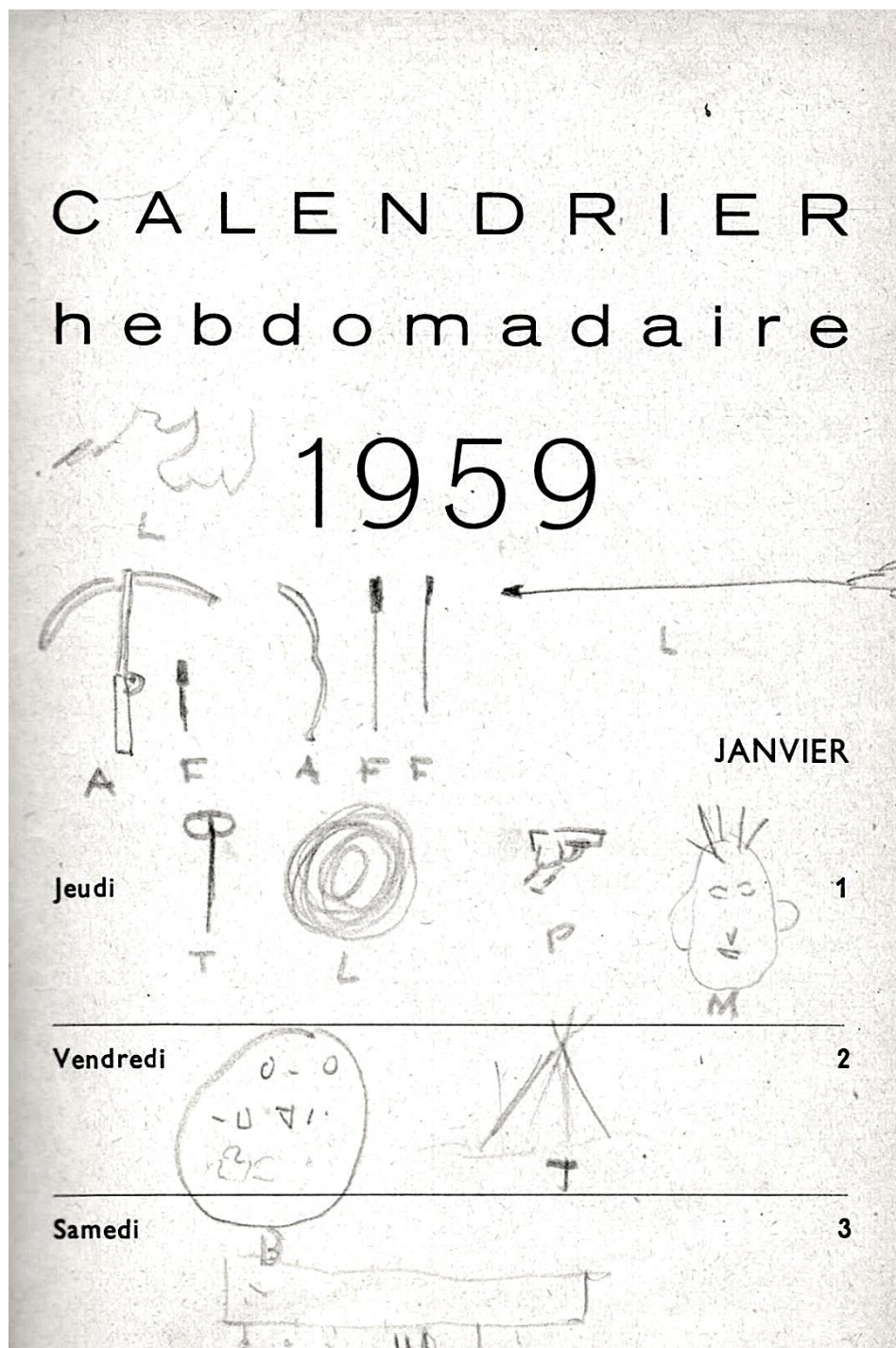
Avant les Crêts de l'Épine, point final, c'était toute une série interminable de parcelles diverses à travers tout le territoire.

Nous avons repris l'école. Les regains nous intéressaient moins. L'automne se rapprocherait insensiblement. Il était temps de ressortir nos **trappes à taupes**. Le village payait les captures qui se prouvaient par les queues. 30 cts. pour les grises, 50 ct. Pour les noires. Nos queues avaient été mises dans des petites boîtes qui ne sentaient pas la rose alors qu'on les ouvrait.



C'était aussi, l'automne se rapprochant donc à grands pas, le temps des **feux** dans les forêts ou à la limite des pâturages et des **cabanes**, de celles que nous ne pourrions jamais achever du fait de notre inconstance manifeste et notre incompetence plus caractéristiques encore. Des essais qui se finiraient tous en échecs.

C'était aussi le temps **des arcs et des flèches** que nous fabriquions nous-mêmes.



La descente

C'était d'ordinaire à la fin du mois de septembre. Cet épisode de la vie de l'alpage était moins glorieuse que la montée, aucun repas, même pas de bouquets pour les vaches. On redescendait, voilà tout. C'est-à-dire que la saison était finie, alors que les vaches avaient bramé des jours et des jours sur un pâturage devenu tout pelé. Elles sentaient à distance la bonne herbe des bas.

A l'époque il y avait les pâtures en commun durant tout le mois d'octobre. C'est-à-dire que les bêtes que l'on redescendait pouvaient être lâchées directement dans les champs du village pour le temps qui les séparait de l'heure de la traite.

Les bêtes restaient à l'écurie la nuit, pour être aussitôt lâchées le matin après la première traite. Elles s'éparpillaient à travers tout le territoire du village, sans berger, juste y avait-il une barrière séparant le territoire des Charbonnières de celui du Séchey. Et c'était pareil dans tous les villages. Les réunions parcellaires de 1960 et l'augmentation du trafic routier, allaient mettre fin à cette coutume.

Une autre de celles-ci concernait les vaches restées au village. Celle-ci pouvaient pâturer hors les traites pour lesquelles on les ramenait à l'écurie, sur les pâturages communs, ici, à la Combe ou au bord du lac. En ces lieux de préférence le matin. Tandis que la nuit, les bêtes étaient mises à la Combe.

La descente, sur le plan folklorique, prit de plus en plus d'importance, et même si la proportion des bêtes transportées par camion devenait de plus en plus conséquente. On retrouva alors les belles bêtes décorées, et cela permit l'organisation de désalpes fastueuses, à St. Cergue en particulier, et aux Charbonnières, de manière plus modeste lors de la fête du vacherin.



Affiche de la première fête du vacherin en 1997. Dessin d'André Paul.

Concours de bétail

C'était en octobre, au Lieu, sur la place prévue à cet effet du côté de la Combe, site occupé aujourd'hui par l'entreprise Dubois Dépraz S.A. On devait y amener nos meilleures bêtes afin d'obtenir les primes tant recherchées. Là-bas officiaient ces messieurs les experts, en blouses brunes, avec le chapeau de cuir sur la tête.

On envoyait les gamins accompagner le bétail. On ne mélangeait pas toujours les bêtes, d'aucuns étant extrêmement chatouilleux et croyant toujours avoir les meilleures bêtes, tandis que les autres n'avaient guère que des grolles !

On suivait le Plat du Séchey, on tournait autour du lac Ter pour trouver la route de la Combe et on y était. Une heure de route quand même, voire plus.

Les bêtes attachées, il fallait attendre une partie de la journée, que les experts aient fait leur travail. On revenait rarement chez nous avec des diplômes. On était simplement petits paysans sans vouloir à tout prix nous monter le collet avec des bêtes extraordinaires qui auraient cassé le compteur sur le plan de la production laitière. On se contentait.

Et pendant cette journée plus ou moins interminable, on allait s'acheter des trucs à un magasin du Lieu, là ou plus tard se trouva longtemps le bureau communal. C'était chez Guignard, où régnait encore une vieille dame qui nous servait. On s'en retournait à la Combe pour enfin voir la fin de ce concours qui ne nous avait pas emballé outre mesure. Le milieu paysans, ce qui paraîtra très curieux, ce n'était pas tout à fait le nôtre, pour ne pas dire pas du tout. On faisait cela pour rendre service à notre père. Il est aussi probable que l'employé de la maison, un Suisse allemand ou un Italien, nous accompagnait. Une fois les bêtes détachées, des fois, elles partaient d'elles-mêmes pour le retour au village. Tout au moins cette nouvelle course était plus rapide. On arrivait juste pour l'heure de la traite. Il ne devait pas y avoir une grosse goutte dans le bidon, avec toutes ces couratées sur nos chemins !



L'alignement des attaches est visible à gauche, droit en dessous de la ligne de chemin de fer.



Le Lieu

Chez Guignard.

Quand les étangs gèlent

Ici c'était aux Cruilles, gouille d'eau entre les Charbonnières et les Viffourches, soit ces quelques maisons sur leur petite colline, droit au-dessus de la gare du Séchey. On était dans un creux, au-dessous de la ligne de chemin de fer. Cet endroit avait servi pendant la dernière guerre à l'exploitation de la tourbe, d'où ce creux qui s'était naturellement rempli d'eau et qui drainait en quelque sorte tout le coin.

Il gelait d'ordinaire vers la mi-décembre. L'un d'entre nous était allé voir et était revenu en courant pour dire à tout le monde que les Cruilles avaient gelé. Mais halte-là, il fallait que la glace y soit suffisamment solide. Ce qui prenait encore deux ou trois jours de grands froids. Alors nous ne risquions plus rien. La dite glace était solide, si solide qu'elle craquait, ce qui est la preuve d'une bonne santé. Surtout quand vient le soir et qu'elle retend.

D'aucuns jouaient au hockey, d'autres se contentait de patiner de manière toute ordinaire et bonnasse. On faisait le tour de l'étang, toujours dans le même sens. Il faisait froid. On avait mis un bonnet placé soigneusement sur les oreilles, à cause des otites. On allait cueillir des joncs dans les roseaux, là où l'on savait les trouver. C'était plus facile que l'été où le sol spongieux et traître ne nous permettait pas d'aller là où l'on aurait voulu.

On entendait les cris des enfants, toujours rien que des enfants. Il est vrai, les adultes, ils travaillaient. Ce qui fait qu'on était entre nous. Tous enfants du village. Ceux du Séchey iraient dans deux ou trois jours au Lac Ter. Ils ne venaient pas ici. Ils savaient nous rencontrer. On ne fraternisait pas.

La glace est dure quand on y tombe. Mais cela n'a jamais empêché personne de se relever et de recommencer. Tenter de patiner en arrière. On avait tantôt attaché nos patins sous nos gros souliers. On avait serré avec la clé qui va toujours avec, hors saison, fixée avec une ficelle aux deux patins tenus par une dite, afin qu'on ne la perde pas.

On était bien, malgré le froid. Je crois même que l'on était heureux !





C'est là qu'on patinait...



Les Cruilles, derniers restes d'exploitation de la tourbe vers 1945-1946.

Les luges

La pratique de la luge précédait celle du ski. Cela se passait dès les premières neiges et sur le Crêt-du-Puits, plus rarement sur le chemin de la gare.

On était sorti de l'école. Vite on recherchait sa luge au fond de la remise, et hardi petit. Mais les premières descentes n'étaient pas formidables. Pour la simple raison que les patins étaient rouillés et qu'il fallait un certain temps pour que le métal retrouve sa belle couleur argentée. Mais qu'importe. Allez-y, et faite le bob en vous accrochant les uns aux autres, de manière à former un long serpent. Y en a qui tournent.

Au bas du Crêt-du-Puits, à peine avait-on commencé notre séance, que voilà la Maggi qui venait mettre des cendres afin que nous ne passions pas sur la route. Elle avait de l'angoisse pour nous et pour calmer celle-ci, elle procédait de la sorte. La Magui, c'est la femme à Johnet, autrement dit John Golay, affineur. La maison était juste de l'autre côté de la route. On les appelait les Tsalottet, ces Golay-là.

La luge. On y prenait beaucoup de plaisir. Plus qu'avec le ski qu'on maîtrisait mal. Surtout à cause d'un matériel complètement rendu, celui qu'avait utilisé tout à loisir deux frères plus âgés.

La luge, c'est facile. C'est agréable. Et puis voilà, on rendait la route si glissante avec les patins, où les gens risquaient de se casser la figure. Et les gens, c'étaient tous ces ouvriers d'usine qui habitaient les nouvelles maisons qu'il y avait à ce quartier du Crêt-du-Puits. Alors voilà, arrive le cantonnier, Gniola. Il a avec lui sa charrette remplie de gravier, et il lance celui-ci à grandes pelletées au travers du chemin, ou plutôt de la route. Il le fait avec un malin plaisir, certain de nous saccager notre piste, et par conséquent aussi notre plaisir.

Salud de Gniola !



Aux Grayets, quelque vingt ans avant nous.



Seule photo de parties de luge au Crêt-du-Puits. C'est pas loin de cinquante ans avant nous !

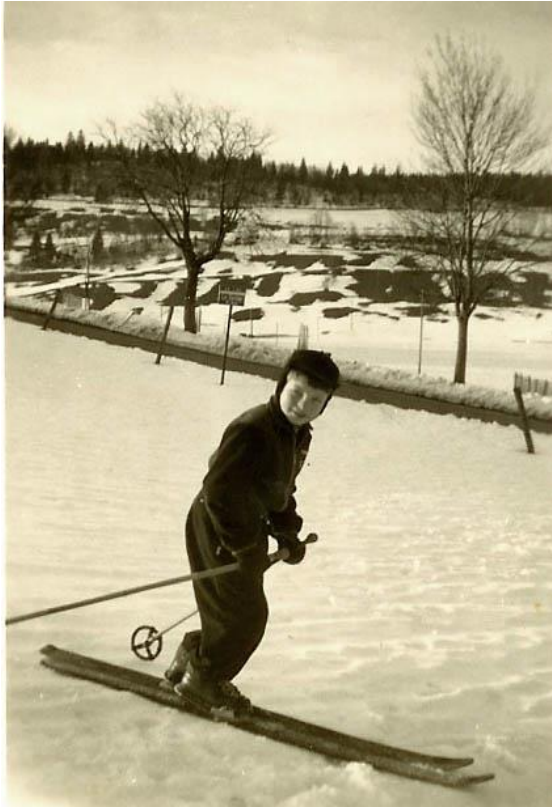
Ski

Après la luge, séances vite interrompues à cause du cantonnier, c'était le ski. Là champ libre. On n'a que l'embaras du choix. Les Grayets, les Combes à Poivre, le Clou chez Alphonse, les Brûlées, l'arrière de l'église, les Ecrottaz, tout est presque en pente par ici, sauf la Sagne.

Le ski convenait nettement moins bien au soussigné qui, comme on l'a vu, n'avait qu'un matériel rendu, ou beaucoup trop grand pour lui. Comment, je vous le demande, vous faire tourner ces bateaux ? Impossible. Et pas de semelle. Et pas d'arrêtes. Et la forme, précisément, en bateau. On tient pas sur la neige, tout simplement. Et le bois, usé, pompe l'eau. Et vous vous retrouvez pour un rien avec des sabots de dix centimètres d'épaisseur qui ne vous permettent plus ni de skier, ni même d'avancer. Il faut retourner à la maison pour râcler tout ça. Et puis après tout, tant pis pour le ski, moi, je rentre et je vais lire un Tintin !



Roger Golay, fils de Louis Golay du Poste dit Loya, petit-fils de Louis Golay, directeur des glaciers. Né en 1941, décédé en ce début de 2023.



Daniel à gauche, et Goerges-Hector et Nicole à droite, tous Rochat !



Une descente aux flambeaux vers 1970.

La boucherie

C'avait été à peu près à ce moment-là. Ils étaient allés faire boucherie. On avait vu bientôt des hommes ramener à la maison une pleine bassine à lessive de charcuterie. De tout, des saucisses à rôtir, des saucisses au chou, des saucissons, et bien entendu le casa, que l'on appelle boutefas de nos jours. Ça sentait la bidoche dans la chambre à lessive. Une odeur un peu fade. Et une partie de cette bidoche était montée au galetas, pour qu'on puisse la fumer dans le fumoir. Le fumoir, c'était comme une chambre, toute entourée de briques, avec un sol carrelé, pas que ça vous flambe au moindre problème.

Ici où il faisait tout noir, une fenêtre était si brune qu'elle ne donnait aucun jour, où ça sentait la sciure brûlée, y avait des bac de métal, plein de sciure, justement. On allumait la sciure. Et ça fumait. Et ça piquait les yeux. Les saucisses et saucissons étaient accroché à des perches qui étaient toutes noires elles aussi. Ça sentait bon la charcuterie après quelques jours. De cette odeur un peu piquante, inimitable. Particulière. Propre à ce fumoir.

De la viande pour passer l'hiver où la saucisse au chou compléterait un papet vaudois que je ne pouvais pas descendre. A cause que les poireaux, ma mère, elle les cuisait trop et qu'ils devenaient filandreux. Je ne pouvais pas les avaler. J'avais horreur du papet vaudois !



On fait boucherie au Séchey, avec Charles Nicole boucher.